

ANNABELLE BOUZOM PRÉSENTE



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

A genoux les gars

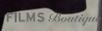
ÉCRIT PAR SOUAD ARSANE, INAS CHANTI, ANNE-SOPHIE NANKI ET ANTOINE DESROSIÈRES

RÉALISÉ PAR ANTOINE DESROSIÈRES



ARTISTE © PIERRE COLLEUR POUR LE PAYS DES PHOTOGRAPHES DE THIERRY ARNSHAUTER

SCÉNARIO SOUAD ARSANE, INAS CHANTI, ANNE-SOPHIE NANKI ET ANTOINE DESROSIÈRES EN COLLABORATION AVEC SIDI MEJAI ET MEHDI DAHMANE
AVEC SOUAD ARSANE, INAS CHANTI, SIDI MEJAI, MEHDI DAHMANE, ELIS GARDIOLE, BAYA KASMI, LOUBNA ABIDAR, FARID KADRI UN FILM RÉALISÉ PAR ANTOINE DESROSIÈRES
ASSISTANTE MISE EN SCÈNE ANNE-SOPHIE NANKI IMAGE GEORGE LECHAPTOIS SON JÉRÔME AYASSE DÉCOR LAURENT LE CORRE MONTAGE NICOLAS LE DU NIVAGE FRÉDÉRIC BIELLE ÉTALONNAGE YANNIG WILLMANN CASTING JOHANNA LECOMTE
DIRECTION DE PRODUCTION PAULINE SEIGLAND UN FILM PRODUIT PAR ANNABELLE BOUZOM POUR LES FILMS DE L'AUTRE COUGAR EN COPRODUCTION AVEC DIGITAL DISTRICT, EYE LITE, FLACH FILM, STUDIO LEMON, REZO PRODUCTIONS
AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET DE LA RÉGION GRAND EST VENTES INTERNATIONALES FILMS BOUTIQUE DISTRIBUTION REZO FILMS





SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

ANNABELLE BOUZOM PRÉSENTE

A genoux les gars

ÉCRIT PAR **SOUAD ARSANE, INAS CHANTI, ANNE-SOPHIE NANKI** ET **ANTOINE DESROSIÈRES**

RÉALISÉ PAR **ANTOINE DESROSIÈRES**

AVEC **SOUAD ARSANE, INAS CHANTI, SIDI MEJAI, MEHDI DAHMANE** ET **ELIS GARDIOLE**

France / Couleurs / Format 1.85 / son 5.1 / visa 145.384 / durée 1h38

SORTIE LE 20 JUIN 2018

DISTRIBUTION

REZO FILMS

à Paris
11 rue des Petites Ecuries 75010
+33 1 42 46 96 12

à Cannes
florent.bugeau@rezofilms.com
+33 6 21 03 44 80
coline.crance@rezofilms.com
+33 6 74 53 99 66

PRESSE

Annie Maurette
+33 6 60 97 30 36
annie.maurette@gmail.com

Matériel presse et publicitaire téléchargeable sur www.rezofilms.com

Synopsis

En l'absence de sa soeur Rim, que faisait Yasmina dans un parking avec Salim et Majid, leurs petits copains ?

Si Rim ne sait rien, c'est parce que Yasmina fait tout pour qu'elle ne l'apprenne pas. Quoi donc ? L'inavouable... le pire... la honte XXL, le tout immortalisé par Salim dans une vidéo potentiellement très volatile.



Entretiens



SOUAD ARSANE ET INAS CHANTI

Le film met en valeur la performance exceptionnelle des comédiens, notamment verbale. Quelle est la clef d'une telle complémentarité ?

I. C : Souad, moi et les garçons, étions libres de suggérer des ajouts jusqu'au dernier moment. En répétition, Antoine nous a souvent demandé d'intervertir les rôles, pour les façonner à plusieurs.

S. A : On a toutes les deux fait tous les personnages : la mère, le père, les garçons, les filles...

L'histoire ne fait aucun détour et ose beaucoup. Comment avez-vous réagi devant la frontalité des situations, à la lecture de la version initiale proposée ?

S. A : Je ne lis jamais les scénarios. C'est Antoine qui m'en a parlé de vive voix. Je l'ai découvert en détail au fil de notre travail d'improvisation en répétitions.

I. C : Moi, j'ai lu l'histoire. Je me souviens m'être trouvée assez mal, d'autant qu'à ce stade, l'histoire n'avait pas encore de fin. C'est nous qui l'avons proposée par la suite avec Souad. Quand je pitchais le film à des amis, au moment des répétitions, la plupart ne trouvait pas l'histoire crédible. Ils ne croyaient pas en la possibilité qu'une fille se fasse manipuler comme ça, au point de s'exécuter. Or cette histoire est issue d'un des nombreux témoignages trouvés sur ce sujet ! Il fallait que cela se sente.

D'ailleurs vous êtes créditées comme co-auteurs du scénario.

IC : La version définitive du scénario est en grande partie le fruit de nos improvisations, c'est ce qu'Antoine a cherché à mettre en place. Il n'est pas arrivé avec une histoire gravée dans le marbre, il est venu nous rechercher après *Haramiste* parce qu'il savait que nous étions capables de donner de l'épaisseur à son anecdote de départ. Il a toujours insisté sur le fait que nous étions co-auteurs du scénario.

Au moment des répétitions et du tournage, aviez-vous conscience de la portée que pourrait avoir le film sur le sujet du harcèlement ?

I. C : Bien sûr. Je l'ai compris dès les improvisations en casting avec différents candidats pour jouer nos petits copains dans le film. Je ressentais à chaque scène les émotions au plus profond, et le sort des deux sœurs me peinait toujours un peu. Beaucoup n'avaient pas la même perception de l'histoire, notamment sur la question du viol. Car c'est un viol ! La plupart ne voyaient pas forcément les choses sous cet angle, ils avaient tendance à minimiser la situation...



S. A: Ils n'en saisissaient pas la gravité. Le fait de retourner le cerveau d'une fille pour obtenir gain de cause, ce n'est pas du consentement, c'est de la manipulation.

Avez-vous fait le film en souhaitant qu'il éveille quelques consciences ?

S. A: Complètement. C'est pour ça qu'on a accepté de le faire, c'était le but.

I. C: Si l'on s'est tant battues pour le film, c'est parce qu'on désire profondément qu'il bouleverse quelques certitudes. C'est utopique, mais j'aimerais bien!

Le film est une comédie. Comment parvient-on à faire rire de tout cela ?

I. C: Ce n'est pas forcément évident. Lors du tournage de la scène où Yasmina révèle l'histoire qui découle du parking à sa sœur, je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer (*rires*)! J'en rigole aujourd'hui. Mais dès le lendemain, il fallait vite passer à autre chose, et reprendre sur le ton de la comédie.

S. A: On a su faire la part des choses grâce aux répétitions. On savait ce qu'on attendait de nous pendant le tournage. Ce travail a notamment porté sur le ton. On a appris à faire coexister le drame avec une forme de légèreté permanente.

I. C: Et en même temps les personnages sont drôles en eux-mêmes. Rim est un peu fofolle, et lorsque je me glissais dans le personnage, je n'essayais pas particulièrement d'être drôle, j'essayais juste d'être Rim.

La gêne extrême côtoie parfois l'euphorie. Comment joue-t-on cela ?

S. A: J'étais intégralement investie dans mon personnage, totalement déconnectée de la réalité. Si j'ai fait quelque chose de drôle, c'est à mon personnage qu'on le doit, et à la tournure rocambolesque des événements. Et puis, les autres ont été géniaux!

Avez-vous eu à fournir des efforts importants pour incarner vos personnages ?

S. A: Absolument pas. D'autant qu'Antoine s'adapte à nous. Il n'était pas directif ou autoritaire, il contournait les difficultés facilement, sans nous imposer quoi que ce soit.

I. C: Comme le scénario s'est fait avec nous, il n'y a eu aucune surprise ou difficulté insurmontable. Les caractères de nos personnages n'étaient pas définis, on les a forgés nous-mêmes, en gardant à l'esprit qu'il fallait les rendre un peu drôles. On faisait trois prises. La première, dite la « roulante », ressemblait à un tour de chauffe, avec possibilité pour nous d'improviser en cas de trou. La deuxième, dite la « soufflante » était plus rigoureuse, Antoine nous ayant alerté sur les oublis importants

au terme de la précédente prise, et sa coscénariste et assistante Anne-Sophie Nanki faisant la souffleuse, comme au théâtre. Et la troisième, dite la « punchline », très courte, consistait à retourner quelques phrases clefs, oubliées ou savonnées.

Combien de temps durait une prise ?

S. A : Quarante minutes, minimum !

Donc deux fois quarante minutes, minimum ?

S. A : Comme on avait le droit de sortir des rails du scénario, la première prise durait parfois plus d'une heure ! La deuxième était généralement plus courte, parce qu'il fallait coller au texte, mais ça ne durait jamais moins de quarante minutes.

A genoux les gars C'est aussi l'histoire d'une fille qui reprend la main sur son propre désir ?

I. C : C'est l'histoire d'une fille, Yasmina, qui essaye de se sortir seule du pétrin.

S. A : Et puis surtout, le film montre que les hommes eh bah... c'est une catastrophe ! Une ca-ta-strophe ! En règle générale, les hommes ont un ego surdimensionné. Piquez-les un chouia et ils redeviennent des petits garçons. Refusez-leur quelque chose en tant que femme, que ce soit sexuel ou non, et ils le prennent automatiquement personnellement. Le film montre bien aux garçons que nous ne sommes pas des objets, et aux filles qu'il ne faut pas céder contre sa volonté propre. Non, c'est non. En exprimant cela, le film est féministe.

Sans trop en dire, le sens du film s'éclaire grâce à son dénouement.

S. A : Cette fin est géniale...

I. C : Elle prend le dessus.

S. A : Oui c'est ça. J'allais dire « *elle passe à autre chose* », mais non, elle prend le dessus. Elle prend elle-même conscience de ne pas être qu'un objet à usage sexuel, elle reconquiert sa sexualité.

Le film n'hésite pas à mettre les pieds dans le plat. Faut-il en passer par là pour donner à un film la chance de faire bouger les choses ?

S. A : Mais bien sûr que oui ! Lors de castings, j'ai remarqué qu'on nous demandait de parler comme des darons... Mais les jeunes ne parlent pas comme ça ! Entre amis on parle encore pire que dans le film ! Mais le cinéma ne se met pas à la page, on dirait qu'ils sont choqués par la langue des jeunes d'aujourd'hui. On se retrouve face à des vieux, qui prennent les jeunes pour des idiots, du genre : « *Non mais attends, ton langage c'est n'importe quoi* ». Alors que non, c'est l'époque qui veut ça.

I. C : Et puis, notre façon de parler entre amis n'exclut pas de savoir s'exprimer plus correctement quand la situation l'impose.

S. A : Et ça vaut pour tout, pas que le langage !

I. C (*elle poursuit*) :.. Et puis même si Yasmina et Rim sont sœurs, elles n'abordent rien de la même manière. Elles incarnent donc deux manières d'être d'aujourd'hui ! Si elles ne reflètent pas toutes les filles de France, en définitive leur histoire peut parler à n'importe qui. Peu importe le contexte ou comment elles parlent, mais au moins c'est crédible.

Par rapport à ce souci de crédibilité verbale, quelle a été votre marge de manœuvre ?

I. C : Carte blanche. Antoine ne nous imposait rien en répétitions.

S. A : Il a une confiance en nous qui est incroyable. Il nous dit pour les improvisations prospectives : « *Bon les filles, voici le sujet, faites ce que vous voulez* ».

Il pose un cadre et vous êtes libre de faire ce que vous voulez dedans ?

I. C : C'est ça. Mais entre la phase d'improvisation et celle des répétitions, ce sont Anne-Sophie et lui qui rédigent les dialogues à partir de nos propositions pour mettre en valeur ce qui marche le mieux. Toute l'histoire filmée part moins d'une interprétation de l'idée d'Antoine que de notre appropriation. C'est un va-et-vient mutuel. Le scénario final interprète ce que nous avons inventé.

Ce n'est pas que de l'animation de colo, alors ?

I. C : Non, mais le plaisir vient aussi du côté colo des débuts qu'on ne perd jamais tout à fait.

Dans le cadre d'un sujet aussi délicat, est-ce que cela change quelque chose de travailler en tant qu'actrice pour un réalisateur plutôt que pour une réalisatrice ?

I. C : La question nous avait déjà été posée à la sortie de *Haramiste*, car le film mettait en scène deux filles voilées. Or Antoine n'est pas musulman, et encore moins une femme voilée ! Moi, ça ne me pose aucun problème *a priori*.

S. A : Ça aurait peut-être changé quelque-chose s'il nous avait imposé ses idées à lui sans nous laisser y prendre part. Mais Antoine s'assurait toujours que nous soyons tous d'accord sur la tournure que devait prendre chaque scène. Il a des idées mais sait admettre quand il a tort. Il voulait notre avis en tant qu'actrices, en tant que scénaristes, et en tant que femmes. C'est pourquoi j'ai pu travailler avec lui sur ce projet.

I. C : S'il ne nous avait pas laissé la parole, j'aurais craqué. Je n'aurais pas supporté qu'un réalisateur me dise : « *non, ça ne se passerait pas comme ça* ». Là, j'aurais été tenté de l'interroger sur sa légitimité à parler d'un tel sujet en tant qu'homme.

S. A : Comme Antoine ne se fait pas d'idées préconçues, il ne nous en impose pas.





ANTOINE DESROSIÈRES

Mis à part son contexte contemporain, le sujet de votre film *résonne avec ces chansons yéyé* interprétées par des filles qui le jalonnent d'un bout à l'autre.

Comme pour les acteurs/scénaristes, je me suis livré à un casting de centaines de chansons pour en choisir sept qui m'ont parues intemporelles du point de vue de certains thèmes: les abus des garçons, et les filles qui se défendent en affirmant leurs désirs. Deux chansons insistent fortement là-dessus: « *Les garçons sont des brigands* », chantée par Anne-Marie Vincent, une jeune fille de 17 ans, écrite par cette même jeune fille à l'époque, et « *À genoux les gars* ». Elles font parfaitement écho au film, qui, comme elles, est lui aussi le fruit d'un travail d'écriture de jeunes femmes de leurs temps.

La présence de ces chansons doit-elle nous laisser entendre que rien n'a changé depuis la révolution sexuelle de la fin des années 1960 ?

Bien sûr. En allant chercher des chansons Yé-yé d'avant la révolution sexuelle de mai 68, je voulais faire un parallèle entre les interdits et désirs des jeunes femmes de cette époque et ceux des jeunes femmes dont nous parlons dans le film.

Quel lien faites-vous entre votre précédent film *Haramiste* (comédie de 40 minutes avec Inas Chanti et Souad Arsane, sortie en 2015, sur deux jeunes filles voilées prises entre l'étau des interdits et de leurs désirs naissants) et *À genoux les gars*.

Haramiste montrait comment l'interdit provoque de la frustration, et *À genoux les gars* travaille sur la suite, ou comment la frustration conduit à la violence. La vie et la société forgent des (mauvaises) consciences avec ces étapes, nous, nous racontons comment des jeunes femmes apprennent à y résister, en cela c'est une comédie d'apprentissage à la résistance contre la culture dominante patriarcale. Les deux films ont en commun de finir en remettant en question le saint graal des interdits sexuels culturels ou religieux. Bref utiliser les codes d'un imbroglio sentimentalo sexuel d'une bande de potes pour l'emmener ailleurs que d'habitude.

Ce genre d'histoire peut avoir lieu n'importe où.

Oui bien sûr, ce genre d'histoire a aussi lieu dans d'autres milieux sociaux, dans le monde du travail, dans les familles, partout... Personne n'a le monopole de l'interdit, de la frustration et de la violence. La révolution est à faire partout.

La comédie peut-elle éduquer sur des questions de société? Pourquoi avoir choisi la comédie plutôt qu'un drame ?

J'ai le sentiment que par la comédie, un public pouvant se reconnaître dans le reflet négatif montré par le film peut rire de lui-même. Sans relativiser la dureté des faits, le rire ouvre une brèche dans le cerveau, cela le rend plus perméable à ce qu'on veut raconter.

C'est aussi une comédie sur le langage, une parole vive, imagée, provocatrice.

J'aime faire entendre une langue de tous les jours peu montrée au cinéma. En la resserrant comme on l'a fait autour des trouvailles verbales, on en entend mieux la beauté, la poésie, la drôlerie. C'est aussi ma manière d'écouter et d'aimer les acteurs coscénaristes avec lesquels je travaille que de leur demander de n'en faire ni plus ni moins qu'au naturel dans le niveau de crudité. Bref si ça provoque, c'est que cette langue n'a pas assez été mise en valeur dans le patrimoine jusqu'à présent. Mais au fond ce n'est pas provocateur, ou alors c'est à considérer tout ceux qui la parlent comme des provocateurs.

Vous n'hésitez pas à mettre les pieds dans le plat en poussant certaines scènes beaucoup plus loin que ce qu'on a l'habitude de voir. Faut-il en passer par là pour renverser certaines perceptions ?

J'aime partir du cliché, qui est notre dénominateur commun, pour en sortir le plus vite possible – le but étant de montrer que derrière se cache une autre manière de voir la réalité qu'on croit connaître. Ça nous sort brutalement d'une histoire déjà vue de premier amour. C'est par ce genre de coups d'accélération et de surprises que le film met les pieds dans le plat.

Quelle est votre méthode pour que les acteurs deviennent coauteurs, et pour leur donner la parole ?

Avant le tournage, je fais quatre mois de répétitions pendant lesquelles je développe le scénario avec eux. Deux mois durant lesquelles on passe en revue toutes les situations du film en demandant aux acteurs de les développer en improvisations filmées, puis deux mois durant lesquelles les acteurs répètent sur les scènes qui ont été réécrites par Anne-Sophie Nanki et moi à partir de ces improvisations. C'est un travail nécessaire au dépassement du cliché. Car le but de ces quatre mois d'exercice est de faire exploser le stéréotype en permanence. Cela demande de faire cinq à six fois plus de temps de répétitions que de temps de tournage. C'est le genre de choix qui me fait parfois passer pour un extraterrestre !



Au moment d'*Haramiste*, vous aviez auditionné des centaines d'actrices avant de choisir Inas Chanti et Souad Arsane. Cette fois-ci, rebelote pour les trois comédiens masculins, qui ont été dénichés parmi quelques mille cinq cent prétendants. Quels sont vos critères ?

Je ne faisais pas seulement un casting d'acteurs, mais aussi de coscénaristes. J'avais besoin qu'ils soient capables de m'offrir du matériel comique. Sur tous les candidats que nous avons vus, seuls m'intéressaient ceux ayant de l'imagination, capables de continuer l'improvisation plus d'une demi-heure. Ce n'est pas parce que c'est long que c'est bon, mais s'ils étaient capables de m'épater par leur impudeur, leur audace et leur drôlerie, je savais que ces gens ne pouvaient pas être bêtes. Je devais nécessairement travailler avec des gens aptes à prendre du recul par rapport à ce qu'il y avait à raconter. J'ai donc choisi des acteurs qui savaient se servir des mots pour parler de la violence des personnages.

Quelles sont les vertus de votre méthode ?

Le dispositif que je propose permet à tous les gens avec qui j'ai envie de travailler de donner le maximum en changeant l'économie générale de la fabrication d'un film. Les répétitions laborieuses - mais fécondes ! - me permettent de réduire

le temps de tournage. J'ai tourné en trois semaines de six jours un scénario de quatre cent dix pages. Nous tournons quasiment en continu, sans improvisation et sans multiplier les prises. Au montage par contre, on prend tout notre temps : sept mois et demi pour l'image. C'était prévu, cette méthode l'imposait. Cela produit une économie générale cohérente avec l'esprit du film.

Économe, le film l'est aussi au point de vue formel.

Oui, la mise en scène et la forme du film font partie du dispositif. Je fais le pari que l'épure met en valeur le propos. La frontalité est un parti pris. Je me suis résolu à cela avec *Haramiste*, qui fait à peu près quatre plans, et qui n'a pas été vu comme un film expérimental aux partis pris extrêmes. La simplicité permet aux acteurs de jouer quarante minutes, ce qui restitue l'illusion de la vie au delà du scénario écrit. Il y a sans doute quelques leçons à tirer du succès que tirent les You Tubeurs avec leur économie formelle.

Est-ce difficile dans le système de production actuel du cinéma de défendre cette liberté de ton ?

Ça ne l'a pas été pour ce film. Ça l'a été pour tout ceux que j'ai développé et pas (encore) tournés. Avant toute chose, il faut préciser que *À genoux les gars* a été produit sans aucun financement provenant de la télévision. J'avais une absolue liberté, aussi bien du point de vue formel que dans le contenu. J'ai ainsi pu traiter de manière, disons « obscènement comique », des situations très délicates que le film dénonce du même coup. Je n'ai jamais eu besoin de demander aux acteurs de se modérer dans ce qu'ils font, disent ou montrent.



Parallèlement à la sortie au cinéma, vous allez montrer une web série de 30 épisodes de 10mn diffusés entre juin et décembre.

C'est, je le crois, plein d'intérêt : tout à fait inédit comme expérience, la série faisant connaître cet univers et ces personnages aux jeunes, adeptes des smartphones et tablettes, prioritaires pour notre propos. On compte bien que cette mise en lumière les attire en salles pour voir toute l'histoire d'un coup sans attendre décembre... Nous souhaitons ainsi que le film et la série créent une synergie positive qui profite aux deux.

Dans vos rêves les plus fous, quel serait l'impact d'un film comme *À genoux les gars* au moment de sa sortie en salle ?

D'un point de vue cinéophile, j'espère avoir fait un film suffisamment différent et jouissif pour qu'il reste un témoignage marquant d'aujourd'hui. Et d'un point de vue citoyen j'aimerais qu'il serve de support pour créer des débats.

Bios/Filmos

ANTOINE DESROSIÈRES a réalisé deux courts métrages dans les années 80, deux longs métrages dans les années 90, a fait deux enfants dans les années 2000, et deux moyens métrages dans les années 2010. Il a aussi écrit pour la télévision, enseigné le cinéma à l'université de Marne la Vallée, à La Sorbonne, en lycée pro et en école primaire à Arcueil.

- 1987 *Made In Belgique* 8mn avec Jean Bouise, Pauline Lafont, Jean-Pierre et Mado Maurin (perspective du cinéma Français Cannes 1987)
- 1989 *L'hydrolution*, 9mn, avec Pierre Macherez et Robison Stevenin, Aurélia Thierrée
- 1994 *A la belle étoile* 85mn, avec Mathieu Demy, Chiara Mastroianni, Julie Gayet, Aurélia Thierrée, Melvil Poupaud, Luc Moullet (Panorama du Cinéma Berlin 1994, Acid Cannes 1994...) Distribué par Bac Films
- 2000 *Banqueroute* 75mn, avec Mathieu Demy, Gwennola Bothorel, Antoine Chappéy, Zinedine Soualem Howard Vernon (compétition officielle Rotterdam 2000, ACID Cannes 2000)
- 2006 scénario de *René Bousquet ou le grand arrangement* co écrit avec Pierre Beuchot, avec Daniel Prévost. Diffusion: France 2/Arte/TV5/Public Sénat
- 2012 *Un Bon Bain Chaud*, 45mn, avec Sandrine Blancke, Benoit Forgeard, produit par Ecce Films.
- 2014 *Vanda Spengler aura ta peau* (documentaire de 52mn)
- 2015 *Haramiste*, 40mn, avec Souad Arsane et Inas Chanti, Prix du Public à Côté court Pantin. Diffusé sur Arte et sortie salle. Produit par Annabelle Bouzom, Les films de l'autre Cougar.

SOUAD ARSANE et **INAS CHANTI**, toutes deux ont tenu leurs premiers rôles dans *Haramiste* d'Antoine Desrosières. En 2016, elles ont interprété ensemble « 06.15... » une fiction sonore de Pauline Peyrade, réalisée par Christophe Hocké, diffusée sur France Culture.



Listes artistique & technique

Yasmina
Rim
Salim
Majid
L'homme de l'hôtel
La mère
La tante
Le père
Le frère

Souad Arsane
Inas Chanti
Sidi Mejai
Mehdi Dahmane
Elis Gardiole
Loubna Abidar
Baya Kasmi
Farid Khadri
Younes Mokhtari

Réalisateur Antoine Desrosières
Scénario Antoine Desrosières
et Anne-Sophie Nanki,
d'après un témoignage

Dialogues Souad Arsane, Inas Chanti,
Anne-Sophie Nanki,
Antoine Desrosières,

avec la collaboration de Sidi Mejai et Mehdi Dahmane
pour ceux de leurs personnages

Productrice Annabelle Bouzom
Production Les films de l'autre cougar
Coproduction, Digital District - Eye Lite
Lemon Studio - Flach Film
Rezo Productions

Directrice de casting Johanna Lecomte
Assistante à la mise en scène Anne-Sophie Nanki
Direction de production Pauline Seigland
Direction photo George Lechaptois

Ingénieur du son Jérôme Ayasse
Décors Laurent Le Corre
Montage image Nicolas Le Du
Montage son et mixage Frédéric Bielle
Etalonnage Yannig Willmann

©Photos Les Films De L'autre Cougar
Souad Arsane
Yannick Karcher